

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JANVIER 2000 - N° 552

MICHEL ONFRAY LÀ OÙ SE CONSUME L'HISTOIRE
RAMÓN GÓMEZ DE LA SERNA AUTOMORIBUNDIA
JIM HARRISON EN ROUTE VERS L'OUEST
ANTONIO TABUCCHI TERRE DE SIENNE



ANDRÉ BRETON «LE DERNIER MOT RESTE À L'ÉPERDU»
ÉTIENNE-ALAIN HUBERT PAYSAGES BRETON

•

DOMINIQUE ROLIN JOURNAL AMOUREUX
LORAND GASPAR ENCRE
EVA ALMASSY TROIS NOUVELLES TROP COURTES
GÉRARD MACÉ UN MONDE QUI RESSEMBLE AU MONDE
JEAN-NOËL CHRISMENT FIXITÉ DU MALHEUR
RÉGINE DETAMBEL BLASONS D'UN CORPS ENFANTIN
GUY GOFFETTE LES DERNIERS PLANTEURS DE FUMÉE

•

JEAN CLAIR QUATRE THÈMES DANS L'ŒUVRE DE SZAFRAN
SAM SZAFRAN ENTRETEN AVEC JEAN CLAIR

•

ÔÉ KENZABURO ENTRETEN AVEC PHILIPPE FOREST

nrf

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ANTOINE GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF

MICHEL BRAUDEAU

ASSISTÉ DE

PHILIPPE DEMANET

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris cedex 07 Tél : 01-49-54-42-00

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE

ÉTRANGER

ET T.O.M.-D.O.M.

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 300 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) 340 F
(F.F. 293,70 H.T. + T.V.A. 2,1 %)

Service des abonnements : Sodis Revues BP 149 – Service des abonnements
128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny 77403 LAGNY Cedex.

Tél. : 01.60.07.82.15

Compte chèque postal 14590-60 R PARIS

Édition de luxe France

Édition de luxe Étranger

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 200 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 350 T.C.**

Règlement à l'ordre des Éditions Gallimard
5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris Cedex 07

EXEMPLAIRE N°

4

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

MICHEL ONFRAY

Là où se consume l'histoire

Incontestablement, ce qui semble animer la génération d'intellectuels du dernier quart du xx^{e} siècle relève de raisons troubles, sinon de justifications étranges. Peu important les noms, ils viennent immédiatement à l'esprit tant ilsaturent régulièrement l'information sur le principe et le fantasme du militantisme préhistorique : meetings à la Mutualité, pétitions dans la presse, défilés sous banderoles, mots d'ordre simplistes, protestations médiatiques, adresses publiques, messages, lettres ouvertes ou libres propos dans les journaux et magazines, harangues télévisuelles dramatisées, mises en scène diverses, pourvu qu'elles appellent le théâtre, le public et le spectacle.

Leur Père à tous, y compris sur le terrain des erreurs et des errances, des approximations et des légèretés, des incohérences et des inconséquences, reste la vieille figure de Jean-Paul Sartre dont les dates de naissance et de décès (1905-1980) correspondent globalement à la Première Révolution russe et à l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir en France. Soit une tragédie engen-

drant en cascade la plupart des événements du siècle, puis une comédie qui l'achève et le dilue dans l'insignifiance. Entre ces deux moments, plusieurs millions de morts nourrissent sans vergogne et jusqu'à satiété la rhétorique d'une quantité incroyable d'intellectuels.

Verdun, Leningrad, Rome, Berlin, Stalingrad, Auschwitz, Hiroshima, la Kolyma, Saigon, Alger, Pékin, La Havane, Pol Pot, Sarajevo et Belgrade deviennent pour eux des occasions de disserter sur la guerre, la révolution, le fascisme, le nazisme, le système concentrationnaire, la bombe atomique, le colonialisme, les formes du marxisme, les nationalismes, le droit d'ingérence, l'épuration ethnique. Dissserter pour qui ? À destination de quels auditeurs ? Pour produire quels effets ? Afin d'infléchir quels acteurs ? A-t-on jamais vu un chef d'État, un révolutionnaire professionnel, un militaire en charge des affaires d'un pays, un dictateur régnant sans partage sur des millions d'individus, se soucier de l'avis de penseurs européens ? Imagine-t-on Pétain, Lénine, Mussolini, Hitler, Staline, Truman, Mao, Castro, Milosevic ou Clinton accessibles aux protestations de clercs français ?

L'engagement dans la carrière intellectuelle procède de la croyance au fantasme platonicien du philosophe-roi, ou du roi-philosophe. Platon croyait possible la réalisation du politique par l'initiation d'un homme de pouvoir à la philosophie – Denys de Syracuse, par exemple –, ou par l'éducation d'un individu à la sagesse dans le dessein d'en faire un roi le moment venu. Comme si la fréquentation de cette discipline rendait meilleure la personne qui s'y adonne au point de lui permettre d'exercer le pouvoir en le protégeant des poisons qu'immanquablement il secrète et des perfidies qu'inévitablement il appelle ! Quand un philosophe

devient roi et persiste dans sa fonction royale, *de fait* il cesse d'être sage ; de même, si un roi devient vraiment philosophe, il s'empresse de quitter le trône et l'abandonne illico à moins avisé que lui sur les mécanismes du pouvoir que lui découvre la pratique philosophique véritable.

Au contraire de l'intellectuel qui imagine possible la collusion avec le Prince, le philosophe campe sur des positions radicales car il connaît l'antinomie absolue entre l'homme de savoir et l'homme de pouvoir, entre l'exercice de l'intelligence et celui des affaires de l'État, entre l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité, entre la théorie pure et le pragmatisme impur, entre la vertu rêvée et le cynisme incarné. Une invitation à la table de l'Élysée a pour seule conséquence de flatter le narcissisme du plumentif invité. Qui peut concevoir un chef d'État prenant avis et conseil de tel ou tel penseur avant de décider une réforme importante ou d'engager la Nation sur un terrain essentiel ? Combien se sont mis au service du Roi pour fournir des études, animer des commissions, rédiger des rapports, proposer des projets, formuler des notes de synthèse, théoriser un avis – avant de constater qu'on destinait leur travail à la poubelle dès le premier jour ? Un politicien aux plus hautes charges ne croise et n'entretient dans son entourage que des courtisans, des flatteurs, des opportunistes ou des parasites. Tout mandarin qui fréquente ce genre d'homme se condamne à endosser l'un de ces habits. On ne rend pas intellectuellement avisé, et encore moins intelligent, quelqu'un qui gouverne.

Pourquoi donc écrire des pétitions, rédiger des adresses si les gouvernants s'en moquent ? À quoi bon passer son temps à réunir des comparses, à tenir meeting, à militer ? L'intellectuel veut-il exercer une pres-

sion sur l'opinion publique, modifier les points de vue du plus grand nombre ? Entend-il éclairer non plus le Prince, mais la masse ? Si oui, alors pour quoi faire ? car en démocratie comme en tyrannie les peuples ne disposent pas de la puissance d'infléchir les politiques menées par les hommes d'État uniquement soucieux de souveraineté et de représentativité quand il s'agit d'obtenir les suffrages nécessaires à leur accès au pouvoir. Quelles raisons justifient l'engagement de l'intelligentsia si ni le Roi ni ses sujets ne l'écoutent et ne l'entendent ? Si personne n'en a cure ?

Bien souvent, un intellectuel ne s'excite sur une cause que pour la prendre en otage, s'en servir, l'utiliser à des fins personnelles, privées et peu ragoûtantes. Sinon, quel besoin aurait-il de crier dans le désert en sachant qu'on ne l'écoute pas ? D'ailleurs, même si on l'entend, on se moque de ses prêches comme de vaticinations d'ivrogne. L'engance ne parle donc ni aux puissants, ni aux faibles, ni à ceux qui décident, ni à ceux qui subissent. À qui, alors ? À elle-même. Non pas sur le principe du monologue — encore que... —, mais sur celui du microcosme, du cénacle. Son verbe, malgré un détour par l'universel, vise la plupart du temps le petit théâtre privé dans lequel la corporation se donne en spectacle. La convocation de l'universel dissimule souvent le minuscule et piètre intérêt égocentrique.

Dans la relation de l'intellectuel et du Prince, le pouvoir et le désir de dominer se partagent équitablement. D'une part le penseur, l'écrivain, le philosophe en mal de territoire à contrôler ; d'autre part, le chef de l'État, le dirigeant, le décideur, le responsable, désireux d'un semblable espace où il puisse organiser, expérimenter et jouir de sa pure puissance. Moins ennemies qu'amies,

les deux instances fonctionnent selon les mêmes règles : l'élection d'un gagnant suppose l'éviction des prétendants. La guerre mène le jeu, elle vise la désignation d'une tête élue et, simultanément, l'élimination de toutes celles qui dépassent.

L'homme de cléricature laïque se sert des causes collectives et mobilise les grands concepts (le Droit, la Loi, l'Humanisme, les Conventions internationales, la Civilisation, la Culture, la Morale), il agite les grands épouvantails (le Génocide, l'Ethnocide, l'Extermination, le Massacre, la Barbarie, les Camps, le Fascisme), il convoque les grandes figures tutélaires (Hitler, Staline, Pol Pot) – et, bien évidemment, ne produit aucun effet auprès des tyrans, des présidents ou des masses. Reste l'apocalypse toujours déclenchée dans le milieu par la prise de position de l'un d'entre eux avant tous les autres. L'horreur réside moins dans l'histoire sanglante récupérée à son profit que dans le fait de se trouver pris de court par un congénère plus malin ou plus vif que soi.

D'où une floraison de livres, libelles, pamphlets, articles, interventions médiatiques qui signifient avant tout le combat germanopratin de lutte pour le contrôle et la maîtrise de la réputation publique et nationale. L'intellectuel contemporain sert moins une cause qu'il ne l'utilise pour assurer et asseoir sa domination symbolique dans la presse, l'édition et les médias. Dans ces lieux de pouvoir parisiens, le vocabulaire de la guerre fonctionne pour caractériser de ridicules luttes intestines : enlever une page de quotidien à la manière d'une forteresse, mener une contre-offensive à l'endroit d'un adversaire trop avancé dans des positions menaçantes, mobiliser des forces et manœuvrer des troupes pour créer un événement éditorial dans les magazines, opter

pour une stratégie, défendre une tactique, puis emporter le combat, planter son drapeau personnel sur la position acquise – et ainsi acquérir la gloire microscopique.

Les clans, les castes, les tribus, les cénacles qui ferraillent pour l'intellectuel en vue agissent en activant les réseaux de revue, de journaux, d'hebdomadaires, de collections éditoriales. Les journalistes aux ordres s'excitent également et soutiennent, ou attaquent. L'illusion se crée sans difficulté : la chose montrée, dite, exprimée publiquement acquiert immédiatement le statut de vérité révélée. Sous couvert de causes universelles, planétaires, humanistes et de civilisation, les prises de position médiatiques permettent la mise en avant et en évidence d'une figure promue emblématique.

Du Cambodge au Kosovo en passant par le Koweït, la Bosnie et le Rwanda – en oubliant bien sûr la Palestine, le Tibet, l'Irlande, le Kurdistan et autres géographies négligeables parce que trop peu visibles ou rentables –, les intellectuels du dernier quart de ce siècle utilisent savamment les causes médiatisées, négligent les autres, et se désintéressent immédiatement de ce qu'ils déclaraient fondamental une minute plus tôt, dès que les équipes de télévision lèvent le camp et que les journalistes se lassent, puis passent à autre chose. Le temps de leur indignation coïncide très exactement avec celui de la prise de vue, pas une minute de plus.

Dans ces affaires parisiennes de lutte pour le contrôle du pouvoir médiatique, l'universel masque le particulier, le global dissimule le local, le général cache le singulier. Toujours, d'ailleurs, ces clients potentiels à la visibilité maximale habitent et vivent à Paris où les stratégies de pouvoir s'activent et se désactivent. Là, et nulle part ailleurs, se fomentent les coups d'État, se prévoient les renversements de situations, se fabriquent les atten-

tats avec lesquels se ménage l'entrée sur la scène où se donne le spectacle impudique. Derrière les grandes causes médiatisées se jouent les luttes pour contrôler la parole et l'image, pour quantifier au maximum les apparitions, pour les construire de la façon la plus visible et la plus remarquable possibles.

Or, pour optimiser sa puissance de frappe, l'intellectuel mondain et parisien a tout intérêt à simplifier le monde, à banaliser la complexité, à élire le binaire, le sommaire et le manichéen. Peu lui importe la compétence, peu lui chaut le travail ou l'avis informé d'un spécialiste de la question par lui confisquée. Du jour au lendemain, il improvise sur les sujets les plus complexes qui, pourtant, nécessitent les analyses les plus fines. Les savoirs du géographe ? pour quoi faire ? Les lumières de l'historien ? à quelles fins ? Celles du linguiste, du stratège ou du diplomate ? dans quels buts ? Les éclairages de l'ethnographe, du folkloriste, du sociologue, de l'anthropologue ? Inutiles. À quoi bon croiser ces approches, perdre son temps, puisqu'il s'agit avant tout d'occuper le terrain le plus vite possible et d'arriver le premier sur le lieu du crime.

Sur le rôle du pétrole dans les émirats arabes, les conflits tribaux en Afrique noire, la dimension politique du Coran, la nature des relations entre les peuples balkaniques, le caractère alternatif d'une forme d'islamisme radical, l'état des forces militaires stratégiques mondiales, les jeux de puissances polémologiques planétaires, voire sur tout autre sujet placé sous les feux de la rampe, l'intellectuel improvise sans difficulté, sur-le-champ. Jamais il ne reconnaît son incompetence notoire. Pas plus il n'avoue la nécessité, pour se forger un avis, de travailler, s'informer, enquêter en amont sur le sujet

proposé, et autrement que dans la précipitation habituelle des salles de rédaction journalistiques.

De même, il dispose d'un avis à rendre immédiatement public sur les organismes transgéniques modifiés l'apparition sur le marché d'un médicament palliant les déficiences érectiles, les nouvelles techniques de fécondation artificielle, la pratique de la musique contemporaine, la traçabilité dans l'agro-alimentaire, la fonction de l'art d'aujourd'hui, sinon tout autre sujet qui va de la mort d'une princesse dans un accident de voiture à la dissolution d'une assemblée nationale en passant par les enjeux ou la métaphysique du pot catalytique. Puisqu'il renonce à ne pas savoir, l'intellectuel, quand il sait, sait parfois peu. Très peu. Qu'importe. L'essentiel réside dans la forme, la manière d'énoncer, le style. Là où la compétence manque, la morale moralisatrice et l'incantation verbale comblent le vide.

Nul besoin de recourir à la raison, à la démonstration, à la logique, à l'argumentation, il suffit d'asséner les vérités sur le mode de l'indignation, de la colère, de la révolte, d'en appeler au scandale, à l'odieux, à l'inqualifiable, de vitupérer, d'élever le ton, de s'emporter. Un intellectuel exaspéré, voire déchaîné, la voix étranglée, le regard injecté de haine, voilà ce à quoi la télévision nous a habitués. Chacun se souvient des gesticulations de tel ou tel, tout en ayant oublié ce qui motivait un pareil cirque. L'acteur de cette performance lui aussi, d'ailleurs, l'a oublié, requis par de nouvelles occasions médiatiques de jouer le vertueux indigné et le moralisateur patenté. Combien de causes ainsi oubliées quand elles deviennent inutiles pour la carrière mondaine de philosophes fatigués devenus intellectuels par paresse ou par pure envie de se distraire ?

Là où une explication s'impose, on assiste à une hys-

térie d'envergure : des équivalences entre telle figure contemporaine et un dictateur sanglant d'hier, telle situation historiquement datée et une autre n'ayant rien à voir aujourd'hui, telle proposition assimilée au Bien intégral, telle autre au Mal absolu. Sans demi-mesure, l'invective systématique dispense d'argumenter, de débattre, d'échanger. Munich, Hitler, le Génocide et le Fascisme permettent de stigmatiser systématiquement toute opinion différente – sinon Moscou, Staline, le Goulag et le Communisme, quand les deux ne sont pas mélangés, voire superposés. L'agir communicationnel cher à Habermas n'a jamais été autant négligé pour la bonne et simple raison que les intellectuels ne veulent pas communiquer, échanger leurs propos ou frotter leurs points de vue dans le dessein de mieux penser, de bien penser ou d'obtenir un avis véritablement éclairé. Car leur seul désir se limite à obtenir le maximum de couverture sociale pensable, au détriment de toute justesse de réflexion possible.

De sorte que, loin d'endosser puis de rénover l'habit des Lumières (qu'on relise *Qu'est-ce que les Lumières ?* de Kant, un modèle encore aujourd'hui sur la nécessaire audace d'une pensée vraiment libre), les intellectuels modernes réactivent les fonctions chamaniques et relèvent du prêtre, du sorcier, du prédicateur, de l'oracle, du devin et du magicien. L'irrationnel règne et triomphe. Simplifié à l'extrême, le monde, comme chez les prophètes du monothéisme, s'ouvre et se fend en deux morceaux : le Bien et le Mal. Bien évidemment, il revient à l'intellectuel, comme jadis au clerc tonsuré, de désigner les deux parties et d'indiquer les voies à suivre pour célébrer l'élu et dresser la table ou stigmatiser le réprouvé puis préparer le bûcher.

Le recours à ce dualisme sommaire installe aux anti-

podes de toute pensée sereine. Ainsi on court-circuite toute probabilité d'échange et de croisement des points de vue dès qu'apparaissent les fameuses épithètes incriminées : Nazis et Résistants, Fascistes et Démocrates, Staliniens et Républicains, Racistes et Antiracistes, Dictateurs et Humanistes, Anciens et Modernes, Archaïques et Progressistes. Naguère, avec le Traité de Maastricht pour enjeu, quelques intellectuels parisiens opposèrent même les Urbains éclairés, intelligents et informés, ayant voté *oui* lors du référendum – eux –, aux Ruraux épais, sots et incultes coupables d'avoir choisi le *non* – les autres... Devant le réel complexe, l'intellectuel soucieux de paraître, à défaut d'être, recourt au binaire et n'en sort pas.

Que dit de lui l'intellectuel en agissant de la sorte ? Inutile pour convaincre les puissants, et incertain pour persuader les masses, désireux de pouvoir et de contrôle sur les zones mondaines de la géographie culturelle, fût-ce au prix d'un parasitage de l'universel, spécialiste de la mise en scène du réel et de la théâtralisation irrationnelle de ses affects, renonçant aux Lumières pour mieux réveiller les fonctions sacerdotales devenues vacantes, l'intellectuel mondain masque mal le vide de sa propre pensée et son aspiration au divertissement, à défaut de travailler à une œuvre véritable. Je constate avec étonnement que le maximum de visibilité pour un intellectuel correspond la plupart du temps à une réelle invisibilité de son œuvre. Plus il se dépense en théâtre, moins il écrit de livres dignes de ce nom.

Ainsi, on serait bien en peine, parfois, de dire de tel ou tel, connu pour encombrer les plateaux de télévision depuis un quart de siècle, à quoi ressemble son œuvre : quels livres essentiels et marquants ? Quels effets produits dans le réel ? Quel contenu, d'ailleurs, pour ladite

œuvre ? Vingt ou trente livres plus loin, on ignore toujours en quoi consiste le système, la pensée, la vision du monde ou les propositions de l'écrivain en question. D'ailleurs, les ouvrages publiés par ces individus procèdent souvent de compilations d'articles, de blocs-notes, de libres propos, de chroniques, ou d'interventions publiées dans la presse, d'entretiens ou de monologues consignés sur bandes magnétiques et plus ou moins réécrits, de textes au vague parfum journalistique inspirés par un fait divers ou un moment de l'actualité.

Le nazisme de Heidegger, l'affaire Rushdie, le procès Papon, la montée en puissance de l'écologie, le retour du religieux, le silence des intellectuels, le peintre présentement exposé au Grand-Palais, l'arrivée des socialistes au pouvoir, les ravages du sida, le renouveau du gaullisme, la restauration du républicanisme : l'actualité la plus immédiate fournit aux gendeletrés opportunistes les sujets de prédilection qui dispensent de lire beaucoup, de travailler réellement ou de réfléchir grandement. La bibliothèque et les archives disparaissent comme sources au profit de la revue de presse et des compilations de journaux et revues.

Le modèle du livre publié par l'intellectuel devient le dossier de magazine, traité selon les mêmes règles : indigence du vocabulaire, pauvreté de l'analyse – deux ou trois idées, pas plus –, recyclage des lieux communs, flatteries clientélistes et démagogiques, sacrifice à la pensée dominante, activation synthétique des articles de quotidiens et d'hebdomadaires agrémentée de citations des classiques de la philosophie (un renvoi à *Paris-Match*, un autre à Spinoza, une référence à *Libération*, une citation de Kant, et le tour est joué). Vite écrit, l'objet sera vite lu, donc vite et bien chroniqué par la

presse, bien accueilli par le public, et vite assuré de faire un succès de librairie. La philosophie se dilue ainsi dans l'essai appelé à ne pas excéder une saison, celle de la mode et de l'actualité. Qu'on relise dix ans plus tard ces livres de facture et d'inspiration journalistiques, ils surnagent aussi mal qu'un vieux tas de journaux.

Naguère, l'intellectuel s'appuyait sur une œuvre pour s'engager. Quand le 13 janvier 1898, Émile Zola publie son texte de combat inoubliable dans *L'Aurore*, il a *derrière lui* les dix mille pages des *Rougon-Macquart* et une poignée d'autres ouvrages. Sa réputation ne se fait pas avec l'Affaire Dreyfus, sur le dos du Capitaine : elle pré-existe à son engagement. En revanche, Zola se sert de son nom, et de cette aura obtenue avec ses romans, pour soutenir l'idée qu'il croit juste et veut défendre. Loin de s'adjuger une cause, de la confisquer pour sa carrière, il se met à son service, car il sait l'idéal défendu supérieur à tout, y compris à sa renommée.

Aujourd'hui, l'intellectuel emblématique s'autorise de lui-même plus que de son œuvre, inexistante la plupart du temps. Il prend en marche le train de l'Histoire pour tâcher de la parasiter et d'en profiter médiatiquement. Ainsi, l'engagement tient lieu d'œuvre aux essoufflés et aux indigents de la création. Les grandes causes tirées à soi éclairent un temps les vieilles plumes qui vivent par procuration, en exploitant la misère du monde ou la visibilité particulière d'une actualité. Avec une détresse porteuse, d'aucuns noircissent du papier, occupent le terrain, rédigent des points de vue, mobilisent des médias, instruisent des procès dans des magazines, tournent des films, montrent leur visage éploré dans la lucarne qui leur tient lieu de saint sacrement au journal de vingt heures ou dans les émissions de débats publics ; ils enflamment la Mutualité, défilent dans le

VI^e arrondissement, pétitionnent dans la presse parisienne, menacent de faire des listes aux prochaines consultations électorales pour faire frémir les politiciens professionnels – auxquels ils ressemblent par tant de points... ; ils assurent leur visibilité personnelle ou tribale au maximum, on les connaît, on les reconnaît, ils pèsent dans les médias, donc chez les éditeurs ; et ils ne changent rien à la misère, à la situation ou à la détresse prises en otage, rien du tout – quand ils ne contribuent pas à ce que la situation empire... Les caméras disparues ici, ils officient ailleurs. Demain, ils s'installeront à nouveau devant les objectifs, au lieu très exact où les journalistes campent.

L'intellectuel médiatique et mondain finit donc, à son corps défendant, par exprimer un certain nombre de vérités sur son jeu : son *absence de pouvoir* effectif l'oblige à viser l'antichambre des grands dans le dessein d'obtenir et d'exercer une puissance par procuration ; son *absence d'œuvre* le contraint à se montrer en personne pour masquer le vide de sa propre pensée ; son *absence d'inspiration* le force à se réfugier derrière les sujets d'actualité afin de pouvoir encore donner l'illusion qu'il écrit, travaille et dispose d'un tant soit peu d'inspiration ; son *absence d'éthique* le mène à parasiter l'actualité, à se l'approprier dans le but d'épouser les courbes hautes de l'audimat public ; son *absence d'épaisseur*, vide sidéral, l'accule à l'obsession du remplissage.

Faut-il donc brûler les intellectuels ? S'ils ne servent à rien, sinon à eux-mêmes, que doit-on conclure à leur propos ? Que leur formulation mondaine et parisienne, opportuniste et médiatique n'épuise pas la figure même de l'intellectuel. Que cette caricature triviale n'en est que la forme fin de siècle. Que la période de Zola ache-

vée, celle de Sartre également, puis celle de Foucault, il s'agit d'enjamber le temps des parasites au profit d'une nouvelle définition de cette *indispensable* figure. Elle suppose une réflexion sur les conditions de l'action physique de l'engagement doublée d'une méditation sur les possibilités d'un nouveau militantisme débarrassé d'oripeaux devenus caducs depuis la chute du mur de Berlin.

Laissons de côté l'évident manque de courage physique des palabreurs installés devant les caméras de télévision, à l'arrière, en retrait, bien qu'apparemment sur place, et qui laissent la guerre et le front aux autres, à ceux dont on ne se sent pas obligé d'économiser le sang. S'engager avec le corps des autres, la vie des autres, le physique des autres, le courage des autres, voilà qui ne prête guère à conséquence. Or j'ai plus de sympathie pour l'anonyme marin de l'île de Sein traversant la Manche avec un bateau qui risque le naufrage pour rejoindre un obscur et solitaire Général en Angleterre que pour l'intellectuel haranguant l'humanité de son bureau, et se contentant de verbiage. La résistance de Jean-Paul Sartre, chroniqueur à *Coemedia*, journal collaborationniste, celle de Simone de Beauvoir, employée à *Radio-Paris*, organe officiel de Vichy, celle de Merleau-Ponty, soucieux de racheter pour sa classe un portrait de Pétain après son endommagement par un élève anonyme, celle de Camus, prompt à supprimer dans *Le Mythe de Sisyphe* le chapitre consacré à Kafka le Juif, cette résistance ne pèse pas lourd devant celle de Vercors, René Char ou Jean Cavaillès. Sinon en regard de celle d'anonymes, héroïques dans la modestie et la discrétion – acteurs authentiques et tragédiens réels retournés à leur vie quotidienne insipide après l'exercice épique.

Je retiens que, dans l'histoire de ce siècle, quelques

intellectuels fournissent les moyens d'une acception positive du terme, car ils choisissent d'installer leur corps là où se consume l'histoire, au point d'incandescence maximale : George Orwell et Simone Weil, engagés physiquement, concrètement, au côté des républicains espagnols ; Marc Bloch, François Cuzin, Valentin Feldman, Jean Gosset, puis tant d'autres privés, et pour cause, de carrière dans les lettres, mais immergés activement dans la Résistance – au point de payer de leur vie ; Romain Gary, pilote de chasse, capitaine à l'escadrille Lorraine, acteur des Forces françaises libres ; André Malraux, actif, même tardivement, dans la Brigade de la 1^{re} Division blindée ; Jules Roy, aviateur dans la RAF ; Maurice Clavel, Compagnon de la Libération. Et d'autres qui avaient quitté Paris ou rencontraient de face l'Histoire en province...

Si vraiment on doit croire la prophétie de l'intellectuel qui voit le destin de la Nation, de l'Europe, voire de l'Humanité ou de la Civilisation se jouer dans le lieu d'un conflit local, alors comment se contenter de paroles, de mots, de pétitions de principe ? Quand l'essentiel se joue à ce point, on s'engage physiquement, on pose sa plume, devenue franchement inutile et tellement ridicule, pour prendre le maquis, les armes, entrer dans la résistance, combattre, risquer sa peau et son âme avec. Car on ne décide pas du destin des autres, mais du sien seul. Les *Feuillets d'Hypnos* de René Char disent dans une poésie inégalée la graisse sur le pistolet, le sang collé sur le canon et les traces d'os éclaté sur la crosse, la cervelle pulvérisée, la bassine d'eau pour nettoyer l'arme et les détails du réel qui discréditent définitivement l'intellectuel dédaigneux de l'action.

En revanche, quand on évite l'hyperbole et l'hystérisation du réel, qu'on sait *malheureusement* l'éternel retour

du négatif, on pèse ses mots, on pense en homme d'action et on agit en homme de pensée — selon l'excellente invite de Bergson —, on ne privilégie aucun registre : à la manière de René Char on écrit des vers *et* on abat un soldat nazi, on rédige un livre *et* on graisse son fusil, on prend des notes pour un ouvrage *et* on organise des parachutages. À défaut, on n'use pas du verbe comme s'il disposait des pleins pouvoirs et ne présentait aucun danger, aucun risque. Si l'on manque de courage physique personnel (ce qui n'est pas grave), qu'au moins on n'endosse pas les habits du fier-à-bras et du va-t-en-guerre prodigue du sang des autres. Manquer de bravoure est moins condamnable que de jouer avec la vaillance des autres. Trop d'intellectuels ignorent la responsabilité et les conséquences de leurs mots ou de leurs prises de position quand ils répandent, remplis d'eux-mêmes, leurs logorrhées habituelles.

Dans le registre de l'inconséquence, nombre d'intellectuels ont avant-hier rendu possibles ou cautionné les systèmes dictatoriaux, les régimes tyranniques, les logiques carcérales, l'exploitation des hommes par leurs semblables, la domination des forts sur les faibles. Loin du courage physique, accoudé au fauteuil de l'histoire, s'y prélassant avec délices, l'intellectuel devrait mesurer gravement les effets de ses paroles. Pour quelles raisons faudrait-il défendre, soutenir et légitimer un régime ? Naguère le bolchevisme ou le fascisme, aujourd'hui l'ordre mondial américain ou les nationalismes tribaux — demain la jungle intégrale de la planétarisation libérale ou les patriotismes régionaux et réactifs.

Et si l'intellectuel digne de ce nom parlait de sorte qu'il n'ait jamais à mériter la légion d'honneur ou les décorations de quelque gouvernement ou de quelques instances que ce soit ? S'il évitait, dans tous les cas de

LOUIS-JOSÉ LESTOCART

<i>Les Installations vidéo</i> , de M. Maza	343	551
---	-----	-----

GÉRARD MACÉ

Un monde qui ressemble au monde	138	552
---------------------------------------	-----	-----

MARCEL MARNAT

La Musique : Transversales?	255	551
La Musique : « Fêtes/Faites de la Musique »	274	552

HUGO MARSAN

<i>La Peur du voyage</i> , de B. Faucon	337	552
---	-----	-----

JEAN-PAUL MICHEL

« Défends-toi, sublime Beauté du monde donné... »	155	551
« La panthère cherche le fouet. Le fouet la cherche » (Entretien avec Tristan Hordé)	157	551

VLADIMIR NABOKOV

À propos d'« Autres rivages » <i>traduit de l'anglais par Maurice Couturier</i>	45	551
Pluie de Pâques, <i>traduit du russe par Laure Troubetsky</i> ..	68	551
Pouchkine ou le vrai et le vraisemblable	78	551

ÔÉ KENZABURÔ

Entretien avec Philippe Forest	210	552
--------------------------------------	-----	-----

MICHEL ONFRAY

Là où se consume l'histoire	1	552
-----------------------------------	---	-----

GILLES ORTLIEB

Post-scriptum	294	551
---------------------	-----	-----

PIERRE PACHET

L'Intimité du communisme (Péter Nádas)	321	551
--	-----	-----

Table des matières 365

PIERRE PERRIN

<i>La Clé de cendre</i> , de P. Waldberg	321	551
<i>Littératures francophones et théorie postcoloniale</i> , de J.-M. Moura	343	552
<i>Poèmes</i> , de C. Cavafis	348	552
<i>Le Voyage de midi</i> , de R. Mussapi	357	552

JACQUES RÉDA

Accidents de la circulation (Dans le Huitième. – Dans le Treizième)	96	551
--	----	-----

PATRICK ROEGIERS

Vieille branche	120	551
-----------------------	-----	-----

DOMINIQUE ROLIN

Journal amoureux	108	552
------------------------	-----	-----

JEAN ROUDAUT

« L'Amythié » (Georges Perros)	232	552
--------------------------------------	-----	-----

SAM SZAFRAN

Entretien avec Jean Clair	201	552
---------------------------------	-----	-----

ANTONIO TABUCCHI

Du côté de la « Terre de Sienne », <i>traduit de l'italien par</i> Bernard Comment	66	552
---	----	-----

ANNE TALVAZ

Poèmes	302	551
--------------	-----	-----

FRANÇOIS TRÉMOLIÈRES

<i>Érôs au Moyen Âge</i> , de Ch. Baladier	342	552
--	-----	-----

MARIO VARGAS LLOSA

Lettres à un jeune romancier, <i>traduit de l'espagnol par</i> Albert Bensoussan	214	551
---	-----	-----

JEAN-CHARLES VEGLIANTE

Parmi les mêlées	398	551
------------------------	-----	-----

*

JACQUES RÉDA
Textes divers (1988-1994)

Traditions (Petit dictionnaire des mots retrouvés)	120	420
Mémento	111	421
Mémento	100	422
Sur « l'affaire Heidegger »	105	425
Mémento	113	424
Courrier	121	428
Mémento	107	429
Courrier	97	431
Çà et là	101	432
Çà et là (la question agricole)	158	433
La question poétique	101	434
La question militaire	117	435
La question phonographique	107	436
Çà et là (question de langage)	118	437
Courrier	199	439
Çà et là (la question médicale)	118	440
La question de l'orthographe	127	442
Çà et là (la question toponymique)	133	443
Çà et là (la question du style)	127	444
Çà et là (la question de l'aventure)	119	444
Çà et là (nouvelles questions de langage)	127	448
Courrier (une lettre de Prague)	106	449
Courrier (Lettre à des poètes japonais)	255	450-451
Çà et là (à propos d'huile miraculeuse)	127	452
Carnet (<i>L'Esprit NRF</i> , de P. Hebey)	125	453
Çà et là (le ballon rond se dégonfle)	125	454
Çà et là (l'actualité scientifique)	126	456
Çà et là	125	457
Çà et là (Contribution à la définition d'une langue européenne)	158	458
Çà et là (La question des sondages)	126	459
Carnet	126	460
Courrier (sur « Le Chemin »)	255	462-463
La question de la Grande Bibliothèque	126	465
Çà et là (encore l'Europe)	132	467
Çà et là (Vélos volés)	126	468
Goûts et couleurs	128	469